

44 HECTARES

thriller



RAFAEL SOLLIER

Sommaire

[Dix ans plus tôt](#)

[Chapitre 1](#)

[PREMIÈRE PARTIE](#)

[Chapitre 2](#)

[2021](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[DEUXIÈME PARTIE](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

[Chapitre 33](#)

[Chapitre 34](#)

[Chapitre 35](#)

[Chapitre 36](#)

[TROISIÈME PARTIE](#)

[Chapitre 37](#)

[Chapitre 38](#)

[Chapitre 39](#)

[Chapitre 40](#)

[Chapitre 41](#)

[Chapitre 42](#)

[Chapitre 43](#)

[Chapitre 44](#)

[Chapitre 45](#)

[Chapitre 46](#)

[Chapitre 47](#)

[Chapitre 48](#)

[Chapitre 49](#)

[Chapitre 50](#)

[Chapitre 51](#)

[Chapitre 52](#)

[Chapitre 53](#)

[Chapitre 54](#)

[Chapitre 55](#)

[Chapitre 56](#)

[Chapitre 57](#)

[Chapitre 58](#)

[Chapitre 59](#)

[Chapitre 60](#)

[Chapitre 61](#)

[Chapitre 62](#)

[Chapitre 63](#)

[Chapitre 64](#)

[Chapitre 65](#)

[Chapitre 66](#)

[Chapitre 67](#)

[Chapitre 68](#)

[Chapitre 69](#)

[Chapitre 70](#)

[Chapitre 71](#)

[Chapitre 72](#)

[Chapitre 73](#)

[Chapitre 74](#)

[Chapitre 75](#)

PROLOGUE

« A marée basse, les bancs de sable émergent comme les
dos roux et salés de
dieux qui habitent les profondeurs. A l'entour de ces
immenses corps à demi
engloutis, s'agitent les flots de jade translucide. »

Journal II, de François Mauriac.

Octobre 2021

Tiphaine courait, courait.

Sans se retourner. Elle ne pouvait pas, il ne fallait pas.
Surtout pas !

Petit à petit pourtant, les bruits de pas de ses deux
agresseurs se perdaient dans l'immensité du sable de la
plage de Lège-Cap-Ferret. Encore un petit effort, et elle les
aurait définitivement semés !

Dans la pénombre de ce samedi soir, haletante, elle
fonçait à travers les dunes interdites au public en raison de
l'érosion du sable qui les menaçait de s'effondrer. Ne
sachant plus où aller, acculée, Tiphaine avait dérivé dans
leur direction, espérant trouver un refuge pour se cacher. De
là où elle se trouvait, elle apercevait la Pointe du Cap.
C'était sa boussole, sa bouée de sauvetage, sa seule
manière de se repérer dans la semi-obscurité. Derrière elle,
ses pieds nus laissaient des traces rédhibitoires sur le sable
humide. Foutue marée ! Elle allait la tuer. La mer reculait en
d'imposants rouleaux. Des baïnes se formaient au loin.
Tiphaine aurait pourtant préféré qu'elle remonte à vitesse

grand V, histoire d'effacer toutes les traces de pas sur le sol sableux, quitte à l'engloutir.

À la réflexion, c'était peut-être ce qui pourrait lui arriver de mieux. En tout cas, ce serait toujours moins mauvais que de tomber entre les griffes de ces deux salauds !

La houle était forte, de plus en plus impressionnante. Le vent s'était levé également. Frigorifiée, Tiphaine venait de s'abriter derrière un yucca et, de ses yeux bleus perçants, scrutait la plage. Ils allaient passer. Ils devaient passer. Avec un certain retard.

Tiphaine priait pour qu'il en soit ainsi. Elle les vit patauger dans la mouise, proches de l'eau, ne sachant plus où aller. Le collier noir incrusté de cristaux blancs se reflétait sur les vagues, bien aidé par le clair de lune. Dire que c'était un cadeau de sa part... le comble.

Sept ans qu'il le portait autour de son cou pour ne pas l'oublier, disait-il. Il aurait pourtant dû. Pour lui faire subir pareil cauchemar, oh ça oui, il aurait dû !

Tiphaine avait les larmes qui coulaient maintenant sur ses joues. L'espace d'un instant, elle crut les voir tous deux regarder dans sa direction. Ceci l'effraya, bien qu'ils ne puissent pas deviner, tout juste supposer. Elle était dans la pénombre, bien dissimulée parmi la forêt de yuccas, cette espèce arbustive invasive et exogène qui faisait le malheur des dunes en menaçant leur milieu naturel, mais paradoxalement le bonheur de Tiphaine en cet instant. Alors que leur ombre à eux était bien visible, éclairée par la lune et les reflets cristallins du sable girondin.

Pour se rassurer, la jeune femme se colla contre l'arbre pour ne faire plus qu'un avec lui. Elle ne prendrait aucun risque. Tenir, serrer les dents. Les écorces du tronc l'effleurèrent à même la peau. Cela faisait diablement mal, mais il n'était pas question de mollir.

Ils allaient passer, continuer leur chemin. Il fallait prendre son mal en patience.

Au bout d'un long moment, Tiphaine sortit la tête juste pour voir. Ils étaient toujours là, contemplant les traces de pas dans le sable. Apparemment, ils hésitaient. Continuer ou rebrousser chemin ? N'importe, pensa-t-elle, du moment que vous ne bifurquez pas dans ma direction !

Comme s'ils venaient de l'entendre, le regard des deux hommes se porta brusquement vers les dunes. À nouveau, Tiphaine rentra sa tête. Elle ferma les yeux, souffrant toujours en silence. Ce satané yucca lui triturait le ventre et la poitrine !

Tiphaine entendit pester au bas d'une des dunes. Ils s'étaient dangereusement rapprochés.

— Elle ne peut pourtant pas être bien loin.

— Je suis d'accord avec toi. Continuons. On va la trouver !

— Elle s'en souviendra.

Des bruits de pas dans le sable. Des petites foulées ensuite. Tiphaine n'osait regarder. Lorsqu'elle le fit, elle constata, soulagée, que les deux brutes avaient disparu. Enfin, ce n'était pas trop tôt !

La jeune femme émergea de sa tanière, des éraflures partout sur le corps, fruit des rosettes de feuilles dures en forme d'épée du yucca. Elle n'avait pas un instant à perdre et devait rebrousser chemin jusqu'à la villa. Récupérer ses affaires, ses vêtements, puis fuir !

Pour toujours.

Tiphaine courait toute nue dans le sable comme une vestale. Ses poignets et ses avant-bras la faisaient diablement souffrir. Plus que cent cinquante mètres. Pourvu qu'elle ne croise personne... Dans la pénombre, elle reconnut immédiatement le pavillon tout blanc et ses immenses baies vitrées donnant sur la mer. Le portillon était resté grand ouvert. Elle s'engouffra dans l'allée, puis claqua la porte d'entrée en catastrophe. À son grand soulagement, celle-ci aussi n'était pas fermée.

Dans leur débandade, ils n'avaient pas pris le temps de protéger le domicile. Tiphaine se dirigea à l'étage dans le

noir le plus total. Elle était venue tellement de fois ici, pas besoin de repères. Et c'était mieux niveau discrétion. D'ailleurs, si elle le voulait, elle pourrait le faire les yeux fermés, ou bandés, comme quand elle satisfaisait les désirs ardents de ces deux hommes en fuite.

Guidée maintenant par la faible luminosité extérieure, Tiphaine s'empara de ses vêtements un par un dans la chambre. Avait-elle seulement le temps de les enfiler ? Elle jugea que non et verrait plus tard, une fois qu'elle serait à l'abri. Il fallait quitter cet endroit de malheur au plus vite, sans tarder. Elle allait sortir, quand elle entendit un portable vibrer sur la table de chevet.

Son portable.

Mince.

Tiphaine fit demi-tour pour s'en emparer. Elle n'avait plus le temps, mais regarda quand même.

Quatre appels en absence.

Amaury.

Son petit ami. Le pauvre...

Elle aurait la vie entière pour lui expliquer si elle s'en sortait vivante. De toute manière, il la quitterait une fois qu'il connaîtrait la vérité de ces dix derniers jours. Tiphaine était sans illusions. Car pour une fois, elle ne mentirait pas. Non, Tiphaine se l'était jurée. Elle dirait toute la vérité à l'homme qui partageait sa vie depuis maintenant sept ans.

La jeune femme redescendit au pas de course. Elle avait fourré son portable dans son sac à main et portait ses vêtements à la main. Vérifiant que la voie était toujours libre, Tiphaine se faufila dans le jardin, puis fila en direction de la plage de Lavergne. Côté opposé cette fois. Toute aussi interdite d'accès, bien que les locaux s'en contrefichent.

Ignorant l'arrêté municipal, elle regarda sans arrêt derrière elle pendant sa fuite, mais ne vit pas l'ombre d'un des assaillants. Soulagée, Tiphaine stoppa sa course. Elle était à deux cents mètres de la villa et pouvait commencer à se tranquilliser.

Elle s'immobilisa, jetant ses affaires à ses pieds. Elle remarqua ici et là les traces de pas éparses sur le sable. Il y en avait partout. Tiphaine en sourit : quand on voulait vraiment interdire l'accès à une plage, on ne se contentait pas seulement de le placarder avec des mots, on agissait. On barricadait l'accès, pour bien se faire entendre. Sinon, le Français moyen comprenait ce qu'il voulait bien comprendre. À commencer par elle. Et, en l'occurrence, il y avait un passage tout désigné invitant à la transgression alors, pourquoi se priver ?

L'endroit était désert, le bruit des vagues assourdissant. Tiphaine toisa la mer, comme si elle la mettait au défi. Mais elle n'irait pas se jeter à l'eau. Du moins, pas aujourd'hui. Elle devait une explication grandeur nature à Amaury.

Et pas qu'à lui.

À sa conscience, aussi. Tiphaine contempla un temps le gros bloc de rochers sur sa gauche noyé dans le chaos des vagues. En face, on apercevait au large, tant bien que mal, les villas perchées de Pyla-sur-Mer encastrées dans les forêts de pins, tandis que la dune du Pilat, plus haute dune d'Europe, donnait l'impression d'absorber les vagues dans ses sables mouvants. Une illusion. Comme tant d'autres ces dix derniers jours. Mieux valait arrêter de rêver, ce que Tiphaine fit instamment.

Elle inspira profondément et enfila sa tunique grisâtre qui lui arrivait au ras des fesses. Puis ses yeux se figèrent. Bouche grande ouverte, un filet de sang en sortit méchamment. Tiphaine trouva la force de regarder le bas de son ventre. Elle n'eut en revanche pas le temps de se retourner.

La seconde d'après, ses yeux se révoltèrent, puis elle tomba en arrière avec violence sur le sable. Sans agonie : elle était déjà morte.

Lentement mais sûrement, des traces de pas s'éloignèrent inexorablement du corps partiellement

dénudé. Le sac à main de la jeune femme en bandoulière et son portable dans une main.

Des talons aiguilles dans l'autre.

Dix ans plus tôt

1

— Alors, qu'est-ce que j'ai ? Que m'arrive-t-il, docteur ?

La voix de Robin Baresi tonnait pour la énième fois dans le cabinet de son toubib. Mais c'était en vain : le cher docteur continuait d'éplucher en long et en large les résultats des analyses de sang qu'il avait sous les yeux.

Il n'y avait rien. Il ne trouvait rien. Son patient n'avait donc rien !

C'était dans sa tête, tout simplement.

Dix jours que cet énergumène le bassinait avec ses symptômes : perte d'équilibre, impossibilité de marcher convenablement, craquements en tout genre, paralysie des muscles, maux de ventre... et j'en passe !

Il lui avait donc prescrit la totale : scanner du cerveau pour déceler une éventuelle lésion, prise de sang pour une éventuelle anémie, test sérologique, échographie du mollet douloureux...

Résultat : que dalle !

Cet homme en face de lui se portait comme un charme. Il affabulait, clairement.

Le docteur Yohan Quatrequard finit par poser le tas de feuilles juste devant lui. Il était las. C'était déjà la quatrième visite et il n'en voulait pas d'une cinquième. Surtout pas !

Il devait trouver un moyen drastique pour se débarrasser du footeux. Du moins, pour les quinze prochains jours. Ensuite, le moment venu, il aviserait.

En se creusant un peu les méninges, il ne voyait qu'une seule explication à cet état généralisé : le stress. Le « cancer » du XXI^e siècle. C'était comme ça qu'il le percevait.

Plus de la moitié des Français en souffraient. Et, chez ses patients, la donne empirait : pratiquement les trois quarts !

Bien que, à la réflexion, la plupart cherchaient surtout à se faire porter pâle pour obtenir un arrêt de travail. Vous voyez le genre... Sauf que ce petit con, là en face, ne cherchait pas à se faire arrêter de quoi que ce soit !

Étudiant et joueur de football, tel était son statut.

Quatrequard joignit ses deux mains sous son menton et daigna enfin répondre, avec une honnêteté effarante :

— Je ne sais pas ce que vous avez.

Et vlan, dans les dents !

La stupeur se lisait sur le visage de Robin Baresi. Son médecin généraliste était nul de chez nul ! Un vrai minable. Il le savait depuis toutes ces années. Mais quand même !

Robin avait une envie sérieuse de lui tordre le cou, mais il s'abstint. Il ne comptait pas se faire mettre dehors du cabinet comme son petit frère qui, un beau jour, avait osé remettre en cause les compétences de Quatrequard.

Non, il avait encore besoin de lui. Pour le moment du moins. Après avoir regardé par-dessus son épaule, Baresi fixa la tête en crâne d'œuf du toubib, les yeux hagards. Stupéfait par sa réponse, il n'arrivait toujours pas à s'en remettre.

Toutefois, Quatrequard reprit la parole devant le silence gênant qui s'installait :

— Dites-vous que vous êtes plutôt chanceux de ne rien avoir de grave.

— Chanceux ? Ce n'est pas le mot que j'aurais employé.

— D'autres personnes souffrent réellement, vous savez, donc...

Robin préféra ignorer la remarque désobligeante pour poser une question pleine de bon sens :

— Si vraiment je n'ai rien, alors pourquoi suis-je dans cet état ?

Le bon docteur replaça ses lunettes rondes en face des yeux, avant d'étayer son hypothèse :

— Mystère et boule de gomme. Écoutez, selon moi, vous souffrez de stress post-traumatique. Je ne vois que ça pour expliquer votre état de léthargie.

— De stress post-quoi ?

— Post-traumatique. Ceci est déjà arrivé à un tas de personnes qui ont vécu une expérience traumatisante dans leur vie. C'est peut-être votre cas, non ? Dites-moi.

— Pas à ma connaissance.

— Réfléchissez. Ces quinze derniers jours, n'y a-t-il pas eu...

— C'est tout réfléchi, je ne vois rien qui aurait pu provoquer l'état dans lequel je me trouve. Et votre truc, cela peut arriver du jour au lendemain ?

— C'est-à-dire ?

— La veille, vous vous endormez en pleine forme, dans la force de l'âge. Et, au petit matin, vous ne pouvez plus mettre un pied devant l'autre, comme moi ?

— Tout est possible, Robin. Les mystères du corps humain. Bien que votre cas soit édifiant. Pour être honnête avec vous, c'est la première fois de ma carrière que j'ai affaire à un patient présentant de tels « symptômes ».

Le toubib avait mimé les guillemets avec ses doigts. Forcément, étant donné qu'il ne le croyait pas !

Baresi tenta de faire fi de l'affront et, blême, articula :

— Que puis-je faire, alors ? C'est un véritable cauchemar. Il faut m'aider, docteur !

Yohan Quatrequard lisait toute l'impuissance dans les yeux de Baresi. Il fallait qu'il lui évite la dépression. La solution s'imposa d'elle-même :

— Écoutez, je vous propose un marché, Robin : je vais vous donner un traitement contre le stress. Rassurez-vous, c'est un traitement à base de plantes médicinales. Il permettra de vous tranquilliser quelque peu. Je n'ai pas envie de vous abrutir avec des cachetons, genre somnifères... pour le moment.

— Combien de temps ?

— Quinze jours. Si dans quinze jours cela n'a pas fait effet... Revenez me voir.

Le docteur avait prononcé ces mots avec un dépit certain dans la voix. De son côté, Baresi n'était absolument pas convaincu mais accepta, faute de mieux.

Il se leva pour partir, alors que Quatrequard venait de finir de rédiger son ordonnance. Lui tendant le papier, il déclama :

— Cela fera 25 euros.

Robin se rassit, de mauvaise grâce. Tandis qu'il remplissait son chèque, il demanda :

— Et pour le foot ?

— Quoi, le foot ?

— Je peux continuer les entraînements et les compétitions le dimanche comme si de rien n'était ?

Yohan se leva, songeur, pour raccompagner son patient à la porte. Il n'y alla pas par quatre chemins :

— Écoutez. Dans votre état, je vous conseille de continuer à pratiquer le sport. C'est même primordial pour votre bien-être. Comprenez : continuez à vous entraîner, mais...

— Mais quoi ? s' alarma Robin.

— Je vous déconseille fortement la compétition. Faites du sport en loisir, c'est plus sage. Vous n'êtes pas en mesure de reproduire des efforts à haute intensité. Pour le moment, du moins. Cela pourrait changer, évoluer même, avec le temps. Il faut être patient. Laissons votre corps retrouver la plénitude de ses moyens physiques.

PREMIÈRE PARTIE

TENTÉE

2

Cela n'arriva jamais. Bien au contraire, cela empira. Année après année, jusqu'à se stabiliser enfin, au milieu de la saison 2015.

Vous parlez d'un soulagement.

J'ai dû arrêter la compétition de haut niveau en 2012, à 26 ans. Numéro 10 du Football Club de Reblarchon, je ne le suis plus. Non pas qu'un avenir dans le football professionnel me tentait plus que ça. C'est d'ailleurs pourquoi j'ai toujours pris grand soin de continuer mes études à l'université, au cas où je ne perce pas. Mais qui sait ? Aurais-je dit non à un contrat professionnel dans une équipe de National ?

Probablement pas.

Là, au moins, la question ne se posait plus. Même si, moralement, ça n'a pas été tous les jours facile. J'ai mis beaucoup de temps à tourner la page. Énormément de temps. Vous savez, mine de rien, on apprécie les petites attentions, les regards braqués sur vous. Parce que vous êtes bon, beau, brillant. Grand et fort. Ce n'était que du foot. Oui, que du foot.

Et pourtant.

On aime être flatté : Robin Baresi, le célèbre numéro 10 de Reblarchon et du monde amateur, qui fait encore et encore gagner son équipe. C'est maintenant la troisième année d'affilée que le club accède à la division supérieure, quelle prouesse ! Du district, nous étions montés en CFA 2 en 2010. Puis, l'année suivante, nous avons fini premiers de notre poule, validant notre accession en CFA. Grisés par le succès, le président du club, Charles Ferron, et l'entraîneur, Benjamin Cousteau, annoncèrent, unanimes, que l'objectif

était désormais de monter directement en National ! Soyons fous. Quatre montées en quatre ans. Pourquoi pas, après tout ?

Nous sommes en septembre 2011. Je sors, soyons honnête, de ma saison la plus aboutie sur le plan footballistique : 11 buts, 22 passes décisives. J'ai distribué les caviars à tour de bras. Le tout en étant meneur de jeu. Irréprochable dans l'attitude, je me suis toujours efforcé de respecter le jeu. Le beau jeu. Et son intégrité. Je n'ai jamais pris un seul carton rouge depuis que j'ai chaussé les crampons, un peu par hasard, il faut bien le dire, à mes huit ans.

Il y avait la piste d'athlétisme, les terrains de tennis, les terrains de foot... Mon père a longuement hésité sur le sport que je devais pratiquer. Puis, finalement, il a opté pour le football avec des arguments chocs : j'allais apprendre les valeurs du collectif, à me battre pour mes coéquipiers, à ne jamais laisser tomber dans la vie. Et puis, sans doute, même s'il ne l'avouera jamais, la question pécuniaire. Le prix de la licence en football défie toute concurrence, tous sports confondus. Sans compter nos tenues et notre matériel de travail.

Un autre paramètre a joué, qu'on le veuille ou non : je porte le nom de famille d'un illustre footballeur italien, Franco Baresi, le numéro 6 emblématique du Milan AC. Il y a fait toute sa carrière de joueur de 1978 à 1997, au poste de défenseur. Vous vous demandez s'il y a un lien de parenté ? Non, aucun. Juste un homonyme.

Mais quel homonyme !

Dans le milieu du football, forcément, ça claque. Tout du moins, ça ne laisse pas indifférent. Alors, imaginez quand, en plus de porter ce nom prestigieux, vous êtes le meilleur joueur de votre équipe ? Les gens vous adulent. Vous êtes leur Dieu. Si, si... Ne riez pas.

Plus dure sera la chute.

Ne croyez pas, cependant, que je sois resté les bras croisés lorsque je me suis retrouvé du jour au lendemain paralysé des muscles. J'ai essayé. J'ai tout essayé. Avant de me rendre à l'évidence : le football de haut niveau, je pouvais oublier et tirer une croix dessus. Je n'étais pas aveugle. Je me suis rapidement rendu compte que je ne pouvais plus suivre le rythme. Pas besoin des recommandations stupides de mon crétin de médecin !

Le coup d'œil. L'œil. Le regard suffit.

J'ai, sans doute, dans mon impatience, voulu reprendre trop tôt. Qui pourrait me le reprocher ? Mon président, mon entraîneur, les personnes gravitant autour du monde du foot, les spectateurs en général, personne n'aurait compris que je disparaisse du jour au lendemain.

Cela a donc été une lente agonie de quatre mois avant que je ne range les crampons, définitivement. J'avais ma fierté.

Comprenez : même aujourd'hui, personne, absolument personne ne connaît mon secret, ni les raisons de mon retrait du football.

Retrait tout relatif : depuis, j'ai passé mes diplômes d'entraîneur et j'entraîne les jeunes de mon club de toujours. Même si elle est maigre, c'est une belle consolation. Transmettre des valeurs, des leçons de vie à des poussins, benjamins, ados... En espérant qu'ils suivent un tantinet mes préceptes.

Ce qui m'est arrivé, je ne le souhaite à personne. Même pas à mon pire ennemi ! Rien de pire qu'un destin brisé, fauché en pleine gloire et sans explications.

Ah, des explications, j'en ai cherché. Pourquoi ? Pourquoi moi ? Je suis resté sans réponse, comme vous pouvez vous l'imaginer. Impuissant devant ce qui m'arrivait. Perte de puissance, fréquence cardiaque qui s'envole rapidement, fragilité physique extrême. Et j'en passe, croyez-moi.

J'ai pris la bonne décision. Aucun regret. J'avais les mains sur les genoux au bout de quinze minutes, à la recherche

d'un second souffle. Ce n'était plus possible. Mon entraîneur le voyait. Mes équipiers le percevaient. Je n'avais plus le même rayonnement. Alors, lorsque sur un tacle un peu trop appuyé contre l'équipe du Red Star, ma cheville s'est brisée, j'y ai vu, curieusement, un signe du destin.

Novembre 2011, le moment idéal pour arrêter. Tout du moins, je pouvais le justifier ainsi : une cheville récalcitrante, une impossibilité à courir... Benjamin, mon entraîneur, était furax. Il n'y a jamais vraiment cru, soyons honnête. Qu'importe. L'essentiel, c'est qu'aujourd'hui, dix ans après, nous avons retrouvé une certaine complicité. Cousteau entraîne toujours l'équipe première qui navigue entre la CFA 2 et le district. C'est le yo-yo. Hasard ou pas, l'équipe n'a jamais retrouvé l'embellie de la période dorée 2009-2011.

À ce sujet, ces deux années ont bouleversé pour toujours ma perception du football. Comme beaucoup de monde sur la planète, amoureux du ballon rond ou pas, qui ne s'est pas retrouvé en extase devant le grand Barça de cette période ? Qui ?

Personne, à part les vieux grincheux.

Ne pas le reconnaître, c'est ne pas être objectif. Tout simplement. Et pourtant, je suis loin d'être un admirateur du FC Barcelone. Mais ce que j'ai vu... Waouh. C'était magique. Redoublement de passes, possession du ballon, attaques placées, pressing intense, surnombre des latéraux au cœur du jeu. « Pep » Guardiola est mon Dieu du football. Cet entraîneur est assurément le plus grand. Pour ma part, en tout cas. Il a révolutionné le football, inventé un style de jeu. C'est un génie comme il en sort un par siècle.

Depuis ma reconversion en tant que coach, je m'en inspire. Et j'essaye d'inculquer à mes jeunes ses différents principes de jeu. Difficile à appliquer, certes. Mais cela vaut tellement le coup d'être tenté. Au moins, leur QI foot, quoi qu'il advienne plus tard, en ressortira grandi.

Benjamin, lui, ne voit pas les choses de la même manière, et pour cause : quel est l'intérêt de proposer une philosophie de jeu, aussi ambitieuse soit-elle, à des enfants qui n'ont tout simplement pas le niveau ?

C'est direct, c'est cynique, c'est cassant. Il a peut-être raison. Mais je ne peux me résoudre à la médiocrité ambiante. C'est ainsi. Comprenez, je ne recherche que l'élite du football en tant que coach. Le reste ne m'intéresse pas. Les épreuves de la vie m'ont durement marqué, raison pour laquelle je me bats à chaque instant pour faire évoluer les mentalités, et que je profite des petits bonheurs par-ci par-là quand ils se présentent à moi. L'un n'empêche pas l'autre.

Vivre la vie, à fond, sans jamais se retourner.

Après tout, on ne sait jamais quand celle-ci va s'arrêter.

La voici, ma philosophie.

2021

3

Dernier week-end de septembre, rue Sainte-Catherine, Bordeaux

Tiphaine osa un regard timide en direction des persiennes, les yeux encore mi-clos. Ces dernières s'ouvraient difficilement, dans un bruit on ne peut plus strident. Désagréable pour ses fragiles mais adorables petites oreilles. À la manœuvre, son petit copain depuis maintenant sept ans, Amaury Vison.

Il s'en donnait à cœur joie, le con. On aurait dit qu'il le faisait exprès !

Tiphaine fit une moue qui en disait long sur son état d'esprit du moment. Elle regarda son radio-réveil : 8 h 45. À cette vue, elle préféra cacher sa tête sous les couvertures. Un samedi matin... « Momo » abusait franchement. Il aurait pu la laisser dormir plus longtemps. Après tout, ce n'était pas comme s'ils avaient une tonne de chose à faire ce week-end, mise à part le traditionnel déjeuner du dimanche midi chez ses beaux-parents. Rien, le désert total, et pourtant, Tiphaine se creusait la cervelle.

Las, elle sortit la tête de la couette.

Elle crut défaillir en voyant Amaury s'escrimer avec la persienne gauche, qui ne tenait plus depuis belle lurette, le tout avec un pied dans le vide. Ils étaient au cinquième étage de l'immeuble.

Oh putain ! Il va finir par tomber !

Mais au moment où elle allait dire quelque chose, son homme abandonna la partie, et repassa sa jambe droite pardessus la rambarde.

Ouf !

Tant pis, ils resteraient dans la pénombre. Le temps était exécrable pour ce qu'elle en avait vu. Du gris, du gris, et encore du gris ! Un filet de pluie tapait désormais sur la persienne repliée. Pas de doute, on était bien en automne ! Les gens nous envient, ici, à Bordeaux, en pensant que nous avons tout le temps du beau temps. Mais c'est faux. Archi-faux !

Ce n'est qu'une légende.

Oui, en juin-juillet-août, nous avons régulièrement des pics à 40 degrés. Le sable brûlant de la dune du Pilat, c'est en effet quelque chose. Les bouchons pour aller à la plage, aussi. Mais pour le reste, ils nous arrivent fréquemment d'avoir du mauvais temps. Surtout de la pluie. 9 mois sur 12.

Tiphaine faisait la fine bouche, songeuse. C'était souvent le cas quand son humeur était maussade. Alors qu'à la vérité, elle ne souhaiterait habiter dans une autre région de France pour rien au monde ! L'Aquitaine, c'était sa vie. Toute sa vie. Elle y avait tout construit. Du berceau à ses trente ans. Rectification : Vingtneuf, pour être précise. Pas question de se vieillir, même à quelques jours près. Tiphaine était anxieuse. Le 5 octobre, cela allait venir vite. Trop vite. Après s'en être approchée dangereusement depuis des mois, elle y était enfin : la trentaine. On ne voyait jamais le temps passer, elle qui se revoyait encore au lycée avec ses boutons d'acné. Elle préféra ne pas y penser, alors Amaury se décidait à refermer cette foutue fenêtre. Qu'est-ce qu'il faisait froid maintenant à l'intérieur !

— Tu vas nous chercher les croissants ? demanda-t-elle sur le ton de la blague.

— Ce n'est pas ton rôle à toi, ça ? Il me semblait.

— J'ignorais que l'on avait des rôles prédéfinis dans notre couple, déclara-t-elle en haussant faussement les épaules.

— C'est que... C'est que...

— C'est que ?

Elle le provoquait, clairement.

Il finit par finir sa phrase. Tiphaine avait gagné encore une fois.

— C'est que j'aime quand tu enfiles ta tunique à fleur de peau pour aller à la boulangerie.

— C'est bien ce que je pensais. Coquin, va !

Sur ces bonnes paroles, Tiphaine repoussa la couette marron foncé, puis se mit debout énergiquement. Elle se balada nue devant la fenêtre sans rideaux, puis arpenta la chambre en direction du vestibule. Amaury s'était rallongé et ne quittait pas des yeux sa déesse blonde. Il ne boudait pas son plaisir.

Sept ans déjà.

Le temps avait filé à une vitesse... Et pas l'ombre d'un nuage dans leur relation. Vison avait une confiance aveugle en Tiphaine. Jamais elle ne le trahirait. Jamais. Il en était intimement persuadé. Maintenant qu'il avait trouvé la perle rare, il ne pourrait y renoncer.

Tiphaine venait d'enfiler sa tunique grise et noire dans laquelle Amaury la trouvait si irrésistible. Sans sous-vêtements. C'était leur petit challenge depuis deux mois. Cela l'excitait de la savoir nue sous son tissu. Et surtout, d'être le seul à le savoir. Oh, Tiphaine n'allait pas bien loin. Quinze mètres existaient, tout au plus, du bas de l'appartement pour aller chez *Paul*. Mais savoir qu'elle faisait la queue les fesses à l'air, sans que ces messieurs derrière elle ne puissent décemment le soupçonner, ça, c'était grisant !

Amaury souriait niaisement, à pleines dents, tandis que Tiphaine enfilait un gros manteau beige. Elle chaussa ensuite ses ballerines, avant de lui jeter un regard mielleux sur le pas de la porte.

— Désolé pour toi et notre pari, mon Doudou, mais aujourd'hui, c'est manteau. Il fait trop froid.

Vison ne trouva rien à redire, d'autant que sa copine venait de le gratifier de son inimitable sourire espiègle.

— À toute, dit-il.

75

Cette sinistre affaire Baresi, ainsi que ses ramifications, laissa un grand goût d'inachevé dans la bouche d'Alexia Giffaux.

Si le colonel « Derrick » Crocker fanfaronnait sur tous les plateaux télé où il fut invité à débattre, elle n'en démordait pas. On ne leur avait pas tout dit. Quelque chose leur avait toujours échappé depuis le départ, et ils n'auraient jamais le mot de la fin, sauf si, par mégarde, on parvenait à coffrer cette enflure !

Il avait tué Hadrien Delgopoulos.

Fort bien. Robin Baresi s'était vengé de l'homme qui avait bousillé sa vie. On pouvait le comprendre dans un sens, même si se faire justice soi-même restait un principe détestable. Écœurant. Il y avait la police pour faire respecter l'ordre républicain !

C'était vrai.

Sinon, à quoi diable servait-elle ?

Baresi aurait pu venir les voir et leur raconter son histoire. On l'aurait écouté. Alexia tirait sur le mégot de sa clope, à l'entrée du commissariat. Elle se racontait elle-même des histoires. Non, personne n'aurait écouté Robin Baresi avec son abracadabrante histoire... pourtant vraie.

Mais pour le reste ? Il était si difficile de le cerner. Pourquoi aurait-il annoncé en grande pompe le meurtre du conjoint de Tiphaine Tenon par cette dernière si ce n'est pour la piéger ? Tout convergeait cependant dans cette direction. On avait retrouvé Tiphaine Tenon traumatisée, à genoux sur le sol de son appartement, nageant dans le sang

de son futur époux, à son chevet. Trop tard, quand ils étaient arrivés, il y a belle lurette qu'il était décédé.

Un autre point qui l'avait fait tiquer. Entre autres choses fort déplaisantes. Alexia n'avait jamais cru au grand numéro de veuve éplorée de Tiphaine Tenon. Quelque chose clochait chez cette femme. Elle disait que c'était Robin Baresi qui l'avait séquestrée pendant tout ce temps, l'empêchant de prévenir les secours. Ceci se tenait, ses empreintes digitales ayant été retrouvées sur le poignard ensanglanté, tout comme sur la scie et la portière de la Jeep Cherokee l'incriminant dans le meurtre de Marina Delcourt.

Troublante coïncidence.

Une autre questionna grandement la fliquette : moins de deux semaines plus tard, elle croisa Tiphaine Tenon radieuse, main dans la main avec Jean-Pierre Delcourt, un chercheur bordelais célèbre pour ses travaux en neurosciences dans le domaine du clonage animal. Sur les quais, un week-end coloré, à proximité des jets.

Même si cela ne prouvait rien, néanmoins, elle avait vite fait son deuil, la spécialiste des audits ! Tout comme ce Delcourt d'ailleurs...

Double coïncidence.

Bien sûr, la policière s'en émut aussitôt auprès de son supérieur. Que nenni, « Derrick » ne voulut rien entendre. L'affaire était close, se fit-elle rétorquer. Point barre. On s'en tenait aux faits. Robin Baresi était coupable et avait orchestré toute une série de meurtres incroyables sur les personnes de Marina Delcourt, Hadrien Delgopoulos (qu'il avait avoué lors de son coup de fil au SRPJ), Amaury Vison et Constance Devaux. Sans une once de preuves, la PJ affirma que Baresi avait « sans doute » administré une dose puissante de cardiotonique à Constance, sa petite amie. La raison ? Il avait peur qu'elle parle.

Certainement...

On cherche encore les preuves d'une quelconque présence de Baresi cet après-midi-là sur les lieux de

l'hôpital d'Arès. Trop de zones grises. Et le fait que Robin Baresi avait dénoncé, dans une lettre d'adieu postée à l'intention du SRPJ de Bordeaux le jour de sa disparition, un réseau de faux agents gravitant dans le milieu du football ; avec à leur tête un scélérat, Jean-Paul Da Costa, qui, sous le prétexte de la profession, avait organisé le viol en réunion d'une dizaine de femmes sur la région bordelaise ?

Il voulait probablement s'acheter une bonne conscience, s'était-elle entendue répondre. Soit... N'empêche que le coup de filet avait été fameux, notamment grâce au témoignage décisif de deux femmes : une certaine Mélodie Brument, agricultrice de profession, qui accepta de témoigner du calvaire qu'elle avait enduré, sous couvert d'anonymat et... Tiphaine Tenon (encore elle), qui, de détails sordides en détails sordides, mit toute son énergie pour faire tomber la bande.

Mission accomplie.

Les langues s'étaient déliées, une grande avancée. Pour autant, tout n'était pas terminé : Robin Baresi cavalait toujours quelque part et tant qu'il n'aurait pas été retrouvé, le mystère subsisterait.

Car qui croire dans cette effroyable histoire ?

Mélodie Brument et sa peur chronique d'être arrêtée ? Sans que le SRPJ ne comprenne véritablement pourquoi, ou encore Tiphaine Tenon, sur qui Alexia faisait peser une tonne de soupçons ?

Giffaux doutait de tout et de tout le monde.

Si ça, ce n'était pas un comble. Comment aurait-il pu en être autrement avec tant de questionnements en suspens ? Qu'était-il advenu de Marlon Kelleher ? Le gardien de but de Reblarchon était officiellement porté disparu, et n'avait répondu à aucune des convocations de la justice. Où était-il passé, le bougre ? S'était-il enfui quelque part avec Robin Baresi ?

On pouvait multiplier les questions ainsi à l'infini, alors stop ! On lui avait demandé de lâcher prise alors la femme-

flic allait le faire. Trop de mensonges. Trop de non-dits.

Ça suffit !

On ne pouvait pourtant aller à contre-courant des preuves que l'on avait récoltées. C'était le boulot de policier, après tout. Se fier aux preuves d'abord, l'instinct ensuite.

Alexia jeta son mégot et retourna à son bureau. Le rapport sur l'affaire Baresi, qu'on lui avait demandé expressément de rédiger, n'attendait plus que sa signature. Elle l'apposa, non sans une pointe de regret. Le sentiment du devoir mal accompli. Sans doute.

Mais pas de sursis.

Robin Baresi demeurerait coupable de tout jusqu'à preuve du contraire. Alors pas d'impair.

Le dossier était refermé. De ses mains de fée. Clap de fin. Accusé, coupable de ce terrible engrenage.

FIN